

## PORTRAIT D'UN TRADUCTEUR

Tous les articles que nous avons pu lire concernant Philippe Jaccottet traducteur nous mettent dans l'embarras : on en parle comme si cette activité était son art propre. Or il est avant tout poète, et l'affirme lui-même :

Il faut bien dire qu'un écrivain qui voudrait ne vivre que de poésie se perdrait immédiatement, ferait naufrage, parce que cela ne rapporte pratiquement que le prix de ses cigarettes annuelles, à condition de ne pas trop fumer peut-être... Par conséquent, il faut faire autre chose. J'ai choisi la traduction, bon, je ne m'en plains pas et je ne veux surtout pas gémir, parce que je pense que, par rapport à beaucoup d'autres gens, nous restons, nous qui pouvons faire un travail qui nous intéresse, de très grands privilégiés. Néanmoins, je l'avoue, après trente ans de ce travail, je suis parfois un peu las de devoir toujours passer par les autres : même en choisissant les textes, on ne traduit quand même pas toujours ce que l'on voudrait ou des sujets suffisamment intéressants, et ce travail dévore une partie de mon temps que je finis par trouver un peu excessive. Je crains que cela reste encore longtemps mon lot, il n'y a pas de raisons que cela change — je dis malheureusement, parce que je serais quand même assez content que la part de la traduction soit d'un tiers au lieu des deux tiers dans une année<sup>(1)</sup>.

La traduction pour Jaccottet a donc d'abord été un gagne-pain, et le fruit d'un heureux hasard aussi, cette rencontre avec l'éditeur Mermod en 1944 et la singulière audace de Philippe Jaccottet venu lui proposer ses services :

Je lui proposai, ayant terminé mes études de lettres et ne voulant pas enseigner, de travailler pour lui. [...] Je lui exposai mon désir de faire du travail littéraire et notamment des traductions. Comme il aimait beaucoup *La Mort à Venise* de Thomas Mann et qu'il trouvait la traduction existante insuffisante, il m'a demandé d'essayer de lui présenter un projet, qui a été agréé<sup>(2)</sup>.

---

(1) Entretien avec Michel Bory pour le film *Plan-fixe*, juin 1978, paru dans *Philippe Jaccottet*, textes recueillis et présentés par Jean Pierre Vidal, Payot, Lausanne, 1989, p. 113.

(2) *Ibid.*, p. 104.

Jaccottet est donc devenu traducteur en grande partie par nécessité, pour ne pas être professeur ou ne pas travailler dans l'édition<sup>(1)</sup>, et les œuvres qu'il a traduites lui ont d'abord été imposées<sup>(2)</sup>. Quant au grand nombre de textes sur lesquels il a travaillé, il est difficile de parler, comme Pierre Pachet<sup>(3)</sup>, de « générosité » quand on sait que chaque page était de l'argent en plus pour passer convenablement chaque jour. La seule générosité dont on puisse, à notre sens, véritablement parler, c'est le temps, la patience et l'attention que Jaccottet a consacrés à ce travail alimentaire, sans les réserver aux textes nés de sa propre pensée. Ce n'est pas un génie de la traduction qui fait de lui un traducteur dont on peut et pourra se rappeler le nom ; c'est une application continuelle, un souci de servir au mieux les textes dont il a pu avoir la responsabilité de la parution ou de la réédition en français. Souci imposé et guidé tout à la fois par un respect des œuvres et de leurs auteurs, et la conscience de toujours leur nuire en les traduisant. C'est que, selon ses propres mots dans la postface de *L'Odyssée* qu'il a traduite en 1955, « toute traduction ne peut prétendre qu'au relatif »<sup>(4)</sup>. Alors le meilleur traducteur qui soit ne pourra jamais que restituer au mieux, avec les moyens de sa langue, le sens des écrits auxquels il soumet sa patience. Car c'est de sens aussi dont il s'agit pour Jaccottet ; chez lui, l'obéissance au texte ne signifie pas sa restitution mot à mot. Entre la fidélité à l'original et les exigences de la langue d'arrivée, Philippe Jaccottet ne tranche pas mais au contraire, assume ce que les théoriciens de la traduction appellent la « crucifixion du traducteur », pour tenter de rendre au mieux à la fois la lettre et le sens des œuvres. Dès lors, s'il se permet de modifier le texte d'origine, ce n'est qu'en cas de nécessité, celle à ses yeux d'apporter au rythme, à la musique et au sens d'un poème ou d'une œuvre en prose, une réponse en français à la mesure de ce que leur lecture lui aura fait éprouver d'émotion ou d'étonnement. Au travail, il adjoint sa sensibilité<sup>(5)</sup>.

Cette sensibilité, présente en chaque mot qu'il a pu et peut encore écrire, est ce qui lui a permis toujours de dépasser ses « doutes » et ses « défaillances », qu'il a lui-même fait connaître. Nous faisons ici référence aux préfaces et aux avertissements qu'il a joints à la plupart de ses

(1) « À la source, une incertitude... » (remerciement pour le prix Montaigne), texte paru dans *Une transaction secrète*, Gallimard, 1987, p. 308.

(2) Il dit lui-même cependant s'être « arrangé à ne rien traduire qui ne corresponde tant soit peu à [ses] préférences. » *ibid.*

(3) Pierre Pachet, « De l'Odyssée à Mandelstam (traductions de poésie) », article paru dans Jean Pierre Vidal, *op. cit.*, p. 244.

(4) *L'Odyssée*, La Découverte, 1992, p. 409.

(5) Nous renvoyons ici à l'article d'André Laxague, « Philippe Jaccottet et l'art de la traduction », paru dans *Philippe Jaccottet poète et traducteur*, Université de Pau, Centre de Recherches sur la Poésie contemporaine, cahier n° 3, 1984.

traductions, et dans lesquels il s'est efforcé de justifier la valeur de son travail après s'être appliqué à en faire apparaître les manques. Toujours prudent, il a précisé lui-même les faiblesses à ses yeux certaines dont on pourrait lui tenir rigueur : les transcriptions des haïku à partir du recueil composé par R. H. Blyth, il les annonce « infidèles (forcément), carrément fautives quelquefois »<sup>(1)</sup> ; la traduction des *Solitudes* de GÓn-gora, il la juge « lointaine »<sup>(2)</sup> ; et il reconnaît que ses travaux n'ont jamais atteint la « présence » de ceux d'Armand Robin par exemple, « véritable créateur »<sup>(3)</sup>. Mais ce serait une erreur de considérer de tels propos comme un excès d'humilité, ou une justification aisée de ses insuffisances. Car leur connaissance s'accompagne chez Jaccottet de la certitude de bien faire, ou plutôt de faire pour le mieux. Certitude motivée par la constante attention qu'il a portée à son travail, mais surtout par ce qui est aussi sa seule excuse pour toutes ses erreurs de traduction, excuse à nos yeux recevable et suffisante : le sentiment d'avoir été constamment fidèle à l'écho en lui des œuvres à traduire, à la suite de leur lecture, et fidèle à ses exigences de traducteur. De là son refus de remanier des traductions lors de nouvelles parutions, parce que, autant qu'une création, elles sont dépendantes d'un contexte et d'une époque. Ainsi écrit-il dans l'avertissement précédant le texte de *L'Odyssee*, rédigé en 1981 :

Quant à la traduction elle-même, je n'y aurais rien pu changer non plus, à moins de tout reprendre à partir de perspectives nouvelles, puisque je ne suis plus là où j'étais quand je l'ai entreprise, et avec de très grands risques de n'aboutir à rien de mieux. Elle est le fruit d'un moment de ma vie et de mon travail, je dois avoir la modestie et le bon sens de l'accepter, de la donner encore aujourd'hui comme telle<sup>(4)</sup>.

De là, aussi, la résolution de ce qui peut apparaître comme une contradiction : pourquoi avoir accepté que paraissent des traductions dont il y a à redire ? Ce n'est pas seulement parce qu'il en avait financièrement besoin, ni parce qu'aucune traduction ne sera jamais parfaite. Toute l'assurance dont Jaccottet fait preuve malgré ses doutes constants trouve en fait sa source dans ce dont nous venons de parler, le sentiment d'avoir été toujours fidèle à lui-même. Inévitablement donc, tout ce qu'il aura éprouvé d'émotions, d'interrogations ou d'enthousiasme en découvrant les textes, se retrouvera dans leur traduction, leur conférant alors au moins une valeur incontestable, celle de nous transmettre, sinon le sens exact, du moins, en partie, la force à l'origine de

(1) *Haïku*, présentés et transcrits par Philippe Jaccottet, Fata Morgana, 1996.

(2) Note du traducteur précédant le texte des *Solitudes*, La Dogana, 1984.

(3) Entretien avec Jean Pierre Vidal, 4-5 avril 1989, paru dans Jean Pierre Vidal, *op. cit.*, p. 128.

(4) *L'Odyssee*, *op. cit.*, p. 7.

l'œuvre, cette force capable d'ébranler le lecteur. On se rappellera ici sa traduction de *L'Odyssée*, ce qu'il en dit dans son avertissement, le rêve qu'il s'est efforcé de réaliser par son travail :

Que le texte vienne à son lecteur ou, mieux peut-être, à son auditeur, un peu comme viennent à la rencontre du voyageur ces statues ou ces colonnes lumineuses dans l'air cristallin de la Grèce, surtout quand elles le surprennent sans qu'il y soit préparé.

Et plus loin :

Il y aura eu d'abord pour nous comme une fraîcheur d'eau au creux de la main. Après quoi on est libre de commenter à l'infini, si l'on veut<sup>(1)</sup>.

On se rappellera aussi un des moyens mis en œuvre pour réaliser ce rêve, la traduction du poème en vers, qui permet au lecteur d'entendre un écho très clair de « l'admirable musique originale »<sup>(2)</sup> de l'œuvre. Vers d'ailleurs créé pour l'occasion, composé de quatorze syllabes, dont nous recommandons l'analyse réalisée par Pierre Pachet<sup>(3)</sup>. Ce dernier s'est attardé aussi sur la traduction par Jaccottet d'un poème d'Ossip Mandelstam, « Je me suis lavé, de nuit, dans la cour » : « Si l'on compare la version que Jaccottet a donnée de ce poème à celle par exemple de François Kérel (*Tristia et autres poèmes*, Gallimard, 1975, p. 151), très estimable, on verra que Jaccottet, par des inflexions minuscules, a su resserrer l'expression, rendre sensible cette étroitesse salubre des choses que le poème atteint [...] ». Preuve supplémentaire de l'attention portée par Jaccottet non seulement à la lettre du texte mais à ce qui le fonde, au rapport au monde et aux êtres qui le parcourt et qu'il révèle.

On comprendra alors qu'outre les traductions commandées et malgré le temps qu'un tel travail exige, Jaccottet ait pu désirer traduire certains auteurs, tels C.F. Meyer ou Christine Lavant, et ceux dont la rencontre a été pour lui « essentielle dans [sa] vie de poète, de traducteur et d'homme tout court » : Góngora, Hölderlin, Rilke, Ungaretti, Mandelstam<sup>(4)</sup>. Le désir de les traduire, c'était le désir d'approcher de plus près encore qu'à la seule lecture, leur sensibilité et « l'ordre caché » que leurs poèmes expriment, cet ordre dont, selon Jaccottet, « la poésie essaie de rendre compte ou de restituer le rayonnement »<sup>(5)</sup> ; et puis le désir de faire partager ses rencontres. Ainsi les traductions de Jaccottet ne sont pas l'œuvre d'un virtuose des langues mais celle d'un homme soucieux de rendre sensible au lecteur ce que lui-même aura perçu du

(1) *L'Odyssée*, *op. cit.*, p. 9.

(2) *Ibid.*, p. 248.

(3) *Op. cit.*, p. 245 à 248.

(4) Post-scriptum de *D'une lyre à cinq cordes*, Gallimard, 1996, p. 16 et 17.

(5) Entretien avec Michel Bory, dans Jean Pierre Vidal, *op. cit.*, p. 108.

sens profond des textes, sens inscrit non seulement dans les idées qu'ils font entendre mais aussi dans leur ton, leur rythme, leur musique en somme. Ces traductions ne sont donc pas non plus une réécriture de ces textes avec sa propre voix. Il est pourtant vrai que l'exigence de ne pas couvrir « la voix native du poème étranger », de « servir le texte original sans interférer »<sup>(1)</sup> relève de l'impossible : comment, en effet, disparaître à soi-même ? Même le service du plus effacé des serviteurs portera toujours les marques de sa personnalité. Mais l'échec de Jaccottet en la matière est relatif car il a continuellement su faire preuve de modération, notamment en s'empêchant « d'attirer l'attention du lecteur par des trouvailles ingénieuses »<sup>(2)</sup>, en restant discret, le plus possible, et toujours conscient que rien jamais ne remplacera le texte original.

**Laurence Le Bras**

---

(1) Préface de *D'une lyre à cinq cordes*, *op.cit.*, p. 15.

(2) *Ibid.*, p. 14.